

LA

# DERNIÈRE ÉVOLUTION

DE LA

# THÉORIE DE L'ÉVOLUTION

PAR

**Achille LORIA,**

Professeur à l'Université de Turin,

Ancien Président de l'Institut International de Sociologie.

---

*(Extrait de la Revue Internationale de Sociologie.)*

---

PARIS, V°

G I A R D & E. B R I È R E

LIBRAIRES-ÉDITEURS

3, rue Soufflot, et rue Toullier, 12

1912



NOVEMBER 1880

NOVEMBER 1880

P. Lamoureux

LA

# DERNIÈRE ÉVOLUTION

DE LA

# THÉORIE DE L'ÉVOLUTION

PAR

**Achille LORIA,**

Professeur à l'Université de Turin,

Ancien Président de l'Institut International de Sociologie.

---

*(Extrait de la Revue Internationale de Sociologie.)*

---

PARIS, V<sup>e</sup>

M. GIARD & E. BRIÈRE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, rue Soufflot, et rue Toullier, 12

1912

N.ro INVENTARIO  
PRE 14619

UNIVERSITY OF CHICAGO

1911

## La dernière évolution de la théorie de l'évolution.

Si l'on compare la théorie de l'évolution, telle qu'elle est énoncée à présent, avec celle qui dominait il y a vingt-cinq ans, on doit constater un contraste qui ne saurait être plus frappant. Alors, en effet, dans les sciences naturelles trônait la théorie de Darwin, plus tard étendue par Spencer à tous les domaines de la vie organique et superorganique — d'après laquelle l'évolution se résout en une continuelle et graduelle ascension à des formes toujours plus complexes et perfectionnées. Ce concept devait subir une correction remarquable dans le domaine de l'évolution sociale. En effet, c'est le mérite de Karl Marx, et peut-être son mérite le plus grand, d'avoir vu et démontré que l'évolution économique et sociale ne s'accomplit pas par le procès lent et graduel indiqué par H. Spencer, mais qu'elle traverse une série de formes successives, chacune desquelles émane des conditions historiques du milieu, et, dès que celui-ci vient à changer, succombe sous un procès de dissolution fatale, d'où émerge la forme supérieure qui doit la remplacer. De cette manière, on venait introduire dans la théorie de l'évolution le processus, auparavant presque ignoré, de la décomposition et recomposition, ou de la *révolution cyclique*, qui dissout chaque forme créée par le jeu fatal de ses antagonismes immanents ; et, par là même, on déterminait une profonde métamorphose dans l'opinion scientifique touchant la possibilité et l'efficacité de l'action humaine à modifier le progrès social. En effet, si la théorie spencerienne de l'évolution refusait à l'action de l'homme presque toute efficacité à modifier la marche naturelle des choses, ou lui octroyait tout au plus une influence quelque peu accélérative du mouvement fatal

— la nouvelle théorie venait ouvrir à l'action de l'homme un champ bien plus solennel; car elle lui imposait la tâche d'aplanir et rationaliser ce processus de révolution périodique qui, livré aux forces aveugles de la nature, s'accomplirait à travers une série de violences et de chocs épouvantables. De cette manière, le fatalisme, inhérent à l'ancienne théorie, était remplacé par une théorie inspiratrice et directrice de l'action, et l'on atteignait enfin cette fécondité positive et pratique de la doctrine, qui est la démonstration la plus sûre de sa vérité.

Mais cette théorie, si simple dans ses prémisses, si claire dans ses résultats, si féconde dans ses applications, venait se heurter contre deux espèces d'oppositions. D'un côté elle ne pouvait pas être agréable aux croyants, qui voyaient amoindrie, sinon anéantie par ses thèses, la fonction et la raison d'être d'une divinité dirigeante et créatrice. Car c'est inutile de se faire des illusions et de falsifier les choses par les mots. La théorie de l'évolution, telle que nous l'a donnée la science du XIX<sup>e</sup> siècle, peut bien admettre que Dieu a créé la matière protoplasmique et l'a douée initialement d'un ferment de progression indéfinie; elle peut admettre qu'il a écrit dans les tablettes immortelles du destin la loi de succession et de transformation éternelles des êtres et des choses; mais elle doit reconnaître que, une fois accomplie cette tâche préalable, il a dû se roidir dans une immobilité irrévocable. Donc, d'après cette théorie, Dieu n'est plus qu'un grand désœuvré, un fainéant du Ciel, qui ne peut même pas tuer l'ennui en lisant les œuvres de Darwin et de Spencer, car tous les trésors de génie et de doctrine qui y sont enfermés ne sauraient rien apprendre à son inépuisable sagesse. Or, l'on entend très bien que cette *médiatisation* de la divinité, qui transformait le souverain des souverains en un doge de Venise de l'au-delà, devait sincèrement déplaire à toutes les âmes pieuses et provoquer chez elles une sourde aversion contre la théorie triomphatrice. Mais, en même temps que des rangs de l'extrême droite, une aversion indomptable s'élevait contre la nouvelle théorie des rangs de l'extrême-gauche. En effet, une doctrine qui contient le mouvement social dans les bornes de fer, imposées par une loi inexorable, qui admet la possibilité de l'action révolutionnaire seulement au moment où l'évolution nécessaire des choses effectuerait, en tout cas, le changement par le jeu fatal de ses rouages, vient mettre à la retraite tous les réformateurs et les fabricants de projets de rénovation sociale. Il n'est donc pas étonnant si, parmi ceux-ci, serpentait

un sourd mécontentement, qui n'attendait que la première fêlure de la doctrine pour s'insurger contre elle et la briser.

Or cette fêlure, si impatiemment attendue, parut enfin. Elle sortit, comme toutes les grandes choses, des origines les plus humbles et obscures, de l'observation d'une plante, qui croît à l'état sauvage dans une lande tout près d'Amsterdam. En effet, ce fut l'examen attentif de l'*Oenothera lamarckiana*, qui suggéra à De Vries sa théorie de la *mutation*, théorie visant, apparemment, à perfectionner la théorie de l'évolution, mais qui n'aboutit pas moins à la renverser. Personne ne l'ignore ; De Vries affirme et démontre par bien des preuves que les espèces ne se forment pas par un lent processus de sélection naturelle des êtres les mieux doués, mais par la brusque et soudaine apparition de formes tout à fait nouvelles, due à des causes mystérieuses, imprévoyables, et détachées de tout l'ensemble de l'évolution antérieure. Or, on voit très bien que, de cette manière, l'ancienne théorie de l'évolution est fortement ébranlée ; car le travail incessant des variations infinitésimales, qui forme le noyau de cette doctrine, est tout à coup remplacé par ce processus de création soudaine qu'elle visait justement à supprimer ! D'ailleurs, si dans les écrits du botaniste hollandais la nouvelle théorie est renfermée dans les bornes des généralisations zoologiques, elle reçoit des confirmations inattendues dans le domaine de la physique, et elle vient atteindre une application bien autrement élargie et une signification universelle par l'œuvre des philosophes. Voilà, en effet, que le plus célèbre des philosophes vivants, M. Bergson, affirme sans détour que le changement de toutes choses, depuis le minéral à l'homme, à la société humaine, est l'œuvre de l'*élan vital*, acte d'indétermination et de liberté, émanant d'une force tout à fait spirituelle, dont les déclenchements imprévus, violents, capricieux, détachés de tout processus évolutif de la matière, créent tout à coup les configurations et les formes nouvelles dans tous les domaines de l'activité et de la vie.

Or, on entend très bien que cette nouvelle thèse vient infliger à la loi de l'évolution un coup bien autrement terrible et aboutit, de fait, à l'anéantir. La forme modeste et pleine de ménagements que revêt la théorie chez son expositeur ne doit pas nous faire illusion ; ne doit pas nous tromper ce nom d'*évolution créatrice*, dont le philosophe a bien voulu baptiser son dogme. Ce nom, en effet, n'est que le fruit d'un timide compromis avec la théorie, qu'on vise réellement à anéantir ; c'est un hybridisme des mots visant à pallier la brutalité des choses ; ou, pour mieux dire, il conserve le substantif pour complaire à la

tradition philosophique, mais en le munissant d'un adjectif qui le paralyse et l'annule. *L'évolution créatrice* de M. Bergson ne nous rappelle que trop cette *autocratie constitutionnelle*, par laquelle l'*Almanach de Gotha* définit la forme politique naguère établie en Russie, et, de même que celle-là, n'est que le fruit d'une timidité regrettable. Car, là où il y a création brusque, indépendante, arbitraire, il n'y a pas de place pour l'évolution. En effet, ce qui forme l'essence de celle-ci, c'est précisément le travail long et silencieux d'une force immanente qui provoque les variations incessantes de la matière, de même que ses révolutions apparemment les plus soudaines et imprévues. Or, en remplaçant ce concept par celui d'un élan de nature spirituelle, soudain et détaché du processus évolutif antérieur, on vient briser tout l'engrenage évolutif pour lui substituer la force créatrice, qui en est le parfait opposé; on anéantit l'évolution et on la remplace par la création. Donc les théoriciens de la nouvelle école, s'ils veulent être cohérents, ne doivent pas nous parler d'évolution créatrice; ils doivent nous parler tout bonnement de création et avouer que leur thèse efface tout à coup la théorie de Darwin et de Spencer et nous ramène à l'ancienne théorie de Linné et de Cuvier sur la création indépendante.

On entend, tout d'abord, que cette théorie doit trouver des adeptes enthousiastes chez les croyants, par là seulement qu'elle rappelle en service actif la divinité, désemployée par la loi de l'évolution. Mais il n'en est pas moins vrai que la nouvelle théorie doit résonner aussi très agréablement aux oreilles des penseurs révolutionnaires et lier à son char toutes les victimes de l'engrenage social. Car, en niant l'existence d'un rythme évolutif inexorable, et en confiant l'œuvre du progrès à l'action brusque et arbitraire de l'élan vital, elle autorise les foules prolétaires et leurs prophètes à proclamer que le mouvement social n'est pas prédéterminé ou garrotté par une loi inéluctable, mais qu'il est exclusivement livré à l'action spontanée des hommes ou de leurs associations. Donc, ce n'est pas le cas d'avoir les yeux fixés sur l'horloge de l'Histoire ou d'attendre, les bras croisés, que sonne l'heure funèbre de notre système social; car, toute heure est bonne pour combattre, pour vaincre et pour renouveler; car, à chaque moment, le choc des travailleurs fédérés saurait briser en éclats la forme sociale existante et la remplacer par une organisation supérieure.

C'est sous ces auspices, ou sous l'action des nouveaux courants de la pensée, qu'est surgi de nos jours le *syndicalisme* qui a arraché la

dernière page du *Kapital* de Karl Marx et en a fait le drapeau de la révolte prolétaire. Marx, au XXXI<sup>e</sup> chapitre de son livre, fait appel à la violence, cette grande accoucheuse des formes sociales en gestation ; mais il ne le fait qu'après avoir, au cours de son ouvrage, affirmé et démontré que la violence ne saurait triompher, si ce n'est lorsque l'évolution nécessaire des rapports de production bourgeois a poussé le système capitaliste dans le processus de désintégration d'où jaillira fatalement la forme nouvelle et supérieure d'organisation sociale. Or, le syndicalisme efface d'un coup de plume toute cette laborieuse démonstration. Non, il nous dit : « L'action est une impulsion tout à fait spirituelle et, partant, libre et imprévisible ; donc la violence peut créer la nouvelle forme sociale à tout moment, sans qu'elle doive interroger préalablement les conditions du milieu historique, ou la phase à laquelle est parvenu le développement social ; autrement dit, c'est du débordement des hommes et non pas de l'adaptation préalable des choses qu'on doit attendre le triomphe final de l'œuvre révolutionnaire ».

C'est là, au fond, la thèse de M. Georges Sorel, et elle ne fait que traduire, dans le langage de la sociologie et du socialisme, les théories biologiques et philosophiques dominantes. La *mutation* de De Vries, l'*élan vital* de Bergson, et la *violence* de Sorel ne sont donc, en dernière analyse, que trois aspects d'un même principe, que trois faces d'une même orientation mentale. Ce sont autant d'expressions, tant que l'on veut diverses, mais essentiellement connexes, du *créationnisme* qui, vaincu autrefois par l'évolutionnisme, reprend maintenant son empire et s'abat sur son propre vainqueur.

De cette manière, il s'est accompli, sans que la foule s'en aperçût, un des changements les plus profonds dans l'orientation de la pensée scientifique. L'axe de la méditation humaine s'est déplacé, et l'on a vu l'humanité intellectuelle s'insurger contre le dogme de fer qui l'em-maillottait, et ériger sur les décombres de la nécessité foudroyée le palais éblouissant de la liberté. De divers côtés, ou en partant de zones mentales tout à fait différentes, trois grandes phalanges de travailleurs de la pensée sont parvenues, par degrés, à ébranler la doctrine gigantesque, gloire du XIX<sup>e</sup> siècle, et à la remplacer par une doctrine diamétralement opposée. L'œuvre s'est achevée de la façon la plus délicate et, par toute sorte de soumissions apparentes, telles que celles dont se servirent les *maires du palais* français pour détrôner leurs souverains. Mais les professions de foi évolutionnistes des nouveaux croyants ne parviennent pas à effacer le caractère et l'essence de leur

œuvre; œuvre de destruction péremptoire de la théorie évolutionniste et de restauration du vieil arbitre créateur. De même que l'ancienne foi, la nouvelle aussi a sa trinité, moins grandiose, si l'on veut, que l'ancienne, mais bien plus remuante et tapageuse; et à la place de Darwin, Spencer et Marx, on a De Vries, Bergson et Sorel : le biologiste, le philosophe et le sociologue du créationnisme indépendant.

Or, avant d'essayer une appréciation quelconque sur la nouvelle orientation mentale, je tiens à reconnaître ouvertement qu'elle ne peut ne pas avoir une influence salutaire sur la pratique et la conduite de l'homme. En effet, il nous faut bien l'avouer, la théorie de l'évolution, du moins telle qu'elle est issue de l'élaboration des disciples, avait abouti à infuser dans tous les esprits un sentiment de résignation inerte au mouvement fatal des choses. On nous dira, que c'était là une déduction tout à fait erronée; que sous les plis de la doctrine évolutionniste on trouve des trésors enfouis d'activité et d'initiative rénovatrice, et rien n'est plus vrai. Mais il n'en est pas moins vrai que l'interprétation, tant que l'on veut erronée, de la théorie évolutionniste, avait fait germer dans les esprits un sentiment de défiance vis-à-vis des possibilités de l'action. Eh bien, la nouvelle direction mentale survient telle qu'une réaction providentielle contre ce fatalisme écœuré et contre l'immobilisme social qui en découle. La nouvelle théorie tombe à pic sur les foules, nonchalamment bercées par le dogme évolutionniste, les fouette impitoyablement et les réveille à la bataille et à l'action. Elle devient donc un précieux propulseur de l'évolution humaine, un facteur insupérable de vie et de progrès. D'ailleurs, elle fait comprendre enfin — ce que l'ancienne théorie avait le tort d'oublier — qu'un des facteurs de l'évolution est l'œuvre rationnelle de l'homme lui-même, tant que l'on veut provoquée par les conditions du milieu, mais qui n'en est pas moins un coefficient autonome du développement. Et voilà autant de raisons qui méritent à la théorie nouvelle la sympathie de tous les esprits clairvoyants.

Un autre mérite — et celui-là essentiellement théorique — doit être reconnu à la nouvelle doctrine, du moins en ce qui touche ses explications biologiques et philosophiques, c'est d'avoir enfin compris la fonction normale et nécessaire du mouvement révolutionnaire dans le processus de la vie; d'avoir enfin proclamé que dans la république de la nature (comme dirait Shakespeare), de même que dans celle politique, une place éminente doit être assignée à la révolution. En effet, la théorie évolutionniste de Darwin et Spencer, en envisageant l'évolution comme un développement graduel et progressif, n'avait

pas de place pour les chocs soudains et convulsifs, ou du moins elle leur assignait une importance tout à fait secondaire et exceptionnelle. Or, c'est le mérite de la nouvelle doctrine d'avoir réparé cette lacune capitale en nous présentant l'élan brusque, l'action révolutionnaire, non plus comme une anomalie ou une curiosité savante, mais comme un facteur essentiel et proéminent du changement perpétuel. Je dis que cette innovation est surtout considérable dans le champ biologique et philosophique, car dans le domaine des sciences sociales, la doctrine a depuis longtemps reconnu le rôle éminent qui est dû à la révolution. En effet, nous l'avons vu, la théorie de l'évolution économique affirme carrément la fatalité cyclique des révolutions et leur assigne la fonction historique de transformer l'organisme économique, parvenu à son déclin, dans l'organisme nouveau et supérieur, qui doit le remplacer. Mais si, jusqu'à présent, un contraste poignant persistait entre l'évolutionnisme biologique et philosophique, intexté d'ascensions graduelles et continues, et l'évolutionnisme social, régulièrement entrecoupé par les chocs fataux, ce contraste est heureusement éliminé grâce à la nouvelle orientation, qui étend à l'évolution biologique et universelle la fatalité cyclique des mouvements résoluteurs.

Voilà le beau côté de la médaille — mais en voici le revers. — Le défaut fondamental de la théorie nouvelle, c'est tout bonnement de considérer les révolutions périodiques comme le produit de causes soudaines, survenant au moment même du choc, et tout à fait détachées du processus antérieur de l'évolution. Eh bien, cette notion n'est, à mon avis, que le résultat d'un examen incomplet des choses. En effet, ce que l'observation immédiate perçoit et saisit, c'est le choc soudain, immédiatement provoqué par une cause soudaine aussi, qui apparaît tout à coup sur la scène de la vie; il n'est donc que trop naturel de voir dans tout cela l'œuvre d'un *fiat* imprévu, dont l'intervention capricieuse provoque la révulsion et la nouvelle création. Mais, dès que l'on considère plus attentivement la chose, on s'aperçoit sans peine que l'événement apparemment impréparé, d'où émerge la mutation soudaine, n'est que le précipité ou l'épilogue d'un travail, silencieusement poursuivi dans les profondeurs de la matière, par l'action incessante des facteurs continus de l'évolution progressive. Ce sont ces facteurs secrets qui, en même temps qu'ils engendrent peu à peu les variations graduelles des procès de la vie, vont emmagasinant dans les couches profondes de l'organisme une masse grossissante de forces évolutives et modificatrices, et celle-ci, à un certain moment, éclate avec une énergie renforcée, en produisant les mutations sou-

daines et radicales. La foule ne voit que le choc imprévu et la cause, de même imprévue, qui l'a immédiatement engendrée, et n'hésite à attribuer le phénomène à l'action de cette cause; mais la science, dont le rôle est de remonter du phénomène extérieur à la cause première, d'où il sort, ne tarde pas à démontrer que cette cause, impréparée et imprévue, n'est que le dernier détrit, ou la maturation spasmodique d'une longue et lente élaboration antérieure, s'accomplissant par l'action incessante des facteurs continus de l'évolution.

Cela est aussi vrai dans le domaine des phénomènes de l'esprit que dans celui des phénomènes sociaux les plus compliqués. C'est ainsi que l'intuition géniale se présente tout d'abord comme la manifestation la plus soudaine et impréparée de l'élan vital; mais il n'en est rien. La vérité, c'est qu'un long et inconscient travail mental est venue emmagasiner dans le cerveau une masse de force pensante, et que celle-ci, dès qu'elle a atteint une certaine densité, éclate tout à coup en un choc idéal merveilleux. Et ce que nous disons de ces révolutions mentales silencieuses, qu'un grand poète a nommées les *tempêtes du crâne*, vaut exactement des mouvements sociaux les plus révolutionnaires. Les Jacqueries, les révolutions d'Angleterre et de France, les guerres de religion, les insurrections des prolétaires et des esclaves ne sont des chocs soudains et imprévus que pour la foule ignorante, qui saisit le phénomène extérieur et ne demande rien de plus; mais pour l'historien chercheur, qui remonte de la surface des phénomènes à leur source, tous ces chocs sont inéluctablement prédisposés par un long et lent travail de causes continuellement agissantes, dont ces mouvements convulsifs ne sont que l'épilogue ou la maturation fatale. De là, d'un côté, la possibilité de la prévision évolutionniste, que les nouveaux théoriciens s'obstinent à nier tandis qu'elle constitue le résultat positif le plus éclatant dans ce domaine de la pensée; d'un autre côté, l'impossibilité péremptoire de révolutions arbitraires, qui ne soient pas prédéterminées par le mouvement nécessaire des choses, impossibilité que les nouveaux théoriciens nient aussi, mais qui est un des résultats les plus sûrs de l'expérience universelle.

Vraiment, les sociologues de la nouvelle école, les *syndicalistes*, affirment avec plus de vivacité que leurs collègues des autres départements de la pensée, le caractère essentiellement arbitraire du choc, et ils en déduisent la possibilité de bouleverser le monde à tout moment, par le simple décret d'une majorité, ou même d'une minorité tracassière. Mais ils se chargent de démentir eux-mêmes leur thèse de la façon la plus catégorique. Vraiment, ces messieurs-là auraient un

moyen bien simple de démontrer la toute-puissance et la liberté de la révolution — en l'effectuant. Si vraiment, ainsi qu'ils le disent, l'homme peut, à tout instant, changer de fond en comble le système des choses sociales, pourquoi donc ne s'empressent-ils pas de bouleverser le système capitaliste pour le remplacer par l'organisation syndicale ? Pourquoi, au lieu de tout cela, doivent-ils se borner à briser quelque reverbère, ou à saboter quelque locomotive ? Evidemment, parce que les choses opposent un obstacle infranchissable à leurs velléités révolutionnaires; parce qu'il n'existe pas encore cet ensemble de conditions matérielles qui, seules, peuvent faire éclore la société nouvelle qu'ils préconisent. L'impuissance éclatante du syndicalisme révolutionnaire constitue donc le démenti le plus certain de la théorie des chocs arbitraires et la démonstration la plus péremptoire de la théorie, qui les envisage comme l'émanation et la synthèse définitive des causes continuellement agissantes dans le processus immanent de l'évolution. Pour cela, et pour cela seulement, ceux qui veulent faire le saut, imprimer l'*élan vital*, avant que les conditions historiques qui l'imposent se soient vérifiées, sont condamnés à n'être que les hérauts raillés et bafoués d'une révolution qui n'arrive jamais, ou à répéter le rôle du mégalomane, délirant dans une mansarde hideuse sur un empire fantastique.

Or, si le concept de l'élan arbitraire et imprédéterminé aboutissait, de fait, à la négation de la théorie évolutionniste et à la restauration du vieux dogme créationniste, l'interprétation vraiment scientifique de l'*élan vital*, qui l'encadre dans le rythme des causes continuellement agissantes, aboutit à réhabiliter la loi de l'évolution, à l'enrichir d'un nouvel organe jusqu'ici ignoré, à multiplier ses explications et à élargir son empire; et, de cette manière, parvient à sauver encore une fois la conquête la plus glorieuse de la science moderne des assauts obscurantistes qui la menaçaient. Les réactionnaires qui, autrefois, niaient le mouvement, recourent à présent à la tactique la plus opposée, en l'exagérant, en l'envisageant comme une série de chocs arbitraires issus d'une volonté despotique et indisciplinée. Le *terra autem in aeternum stat* est aujourd'hui remplacé par l'*élan vital* ou par l'imprévisible *mutation*. Mais, de même que la négation médiévale du mouvement dut enfin fléchir vis-à-vis de l'*Eppur si move*, de même l'exagération actuelle du mouvement et sa violente soustraction à l'empire de toute loi devront enfin fléchir vis-à-vis des lois inviolables du rythme universel des choses, qui exclut tout arbitraire et toute création désordonnée. Et sur les débris des deux tendances extrêmes, l'im-

mobilité et le mouvement anarchique, l'ataxie et l'épilepsie, on scellera encore une fois le triomphe de l'ascension normale des êtres et de leurs agrégats vers des formes d'association et de vie toujours plus équilibrées et supérieures.

# REVUE INTERNATIONALE

DE

# SOCIOLOGIE

PUBLIÉE TOUTS LES MOIS, SOUS LA DIRECTION DE

RENÉ WORMS

Secrétaire-Général de l'Institut International de Sociologie  
et de la Société de Sociologie de Paris.

AVEC LA COLLABORATION ET LE CONCOURS DE

Ch. Andler, Paris. — A. Asturaro, Gênes. — G. de Azcarate, Madrid. — A. Babeau, Troyes. — J. M. Baldwin, Mexico. — M. E. Ballesteros, Santiago. — P. Beauregard, Paris. — R. Bécenger, Paris. — M. Bernès, Paris. — J. Bertillon, Paris. — A. Bertrand, Lyon. — E. de Böhm-Bawerk, Vienne. — Léon Bourgeois, Paris. — L. Brentano, Munich. — F. Buisson, Paris. — Ad. Buylla, Madrid. — Ed. Chavannes, Paris. — M. B. Cornejo, Lima. — R. Dalla Volta, Florence. — J. Dallemagne, Bruxelles. — G. De Greef, Bruxelles. — H. Denis, Bruxelles. — C. Dobrogeanu, Bucarest. — P. Dorado, Salamanque. — M. Dufourmantelle, Paris. — L. Duguit, Bordeaux. — P. Duproix, Genève. — A. Esplanas, Paris. — Fernand Faure, Paris. — E. Ferri, Rome. — G. Flamingo, Rome. — A. Fouillée, Menton. — A. de Foville, Paris. — R. Garofalo, Rome. — Ch. Gide, Paris. — E. Giner de los Rios, Madrid. — R. de la Grasserie, Rennes. — P. Grimanelli, Paris. — H. Hauser, Dijon. — Ed. Herriot, Lyon. — M. Kovalevsky, St-Petersbourg. — Ad. Landry, Paris. — F. Larnaudé, Paris. — A. Loria, Turin. — J. Loutchisky, Kiev. — John Lubbock, lord Avebury, Londres. — J. Mandello, Presbourg. — L. Manouvrier, Paris. — P. du Maroussin, Paris. — T. Masaryk, Prague. — Carl Menger, Vienne. — G. Monod, Paris. — F. S. Nitti, Naples. — J. Novicow, Odessa. — W. Ostwald, Leipzig. — Ed. Perrier, Paris. — Ch. Püster, Paris. — L. Philippe, Paris. — Ad. Posada, Madrid. — A. Raffalovich, Paris. — M. Revon, Paris. — Th. Ribot, Paris. — Ch. Richet, Paris. — E. de Roberty, Trer. — V. Rossel, Berne. — G. Schmoller, Berlin. — F. Schrader, Paris. — G. Simmel, Berlin. — C. N. Starcke, Copenhague. — L. Stein, Berne. — S. R. Steinmetz, Amsterdam. — F. Tönnies, Kiel. — E. B. Tylor, Oxford. — E. Vander Rest, Bruxelles. — J. M. Vincent, Baltimore. — P. Vinogradov, Oxford. — Lester Ward, Providence. — E. Westermarck, Helsingfors. — Emile Worms, Paris. — L. Wuarin, Genève.

Secrétaires de la Rédaction : Al. Lambert. — G.-L. Duprat. — E. Chauffard. — R. Maunier.

---

VINGTIÈME ANNEE

---

Abonnement annuel : FRANCE : 18 fr. — UNION POSTALE : 20 fr.

---

M. GIARD & E. BRIÈRE, ÉDITEURS

16, RUE SOUFFLOT ET 12, RUE TOULLIER

PARIS, 5<sup>e</sup>

1912

# BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE INTERNATIONALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

**RENÉ WORMS**

Secrétaire Général de l'Institut International de Sociologie.

*Série in-8°, brochés (1) :*

|   |        |
|---|--------|
| RENÉ WORMS : <i>Organisme et Société</i> . . . . .  | 6 fr.  |
| PAUL DE LILJENFELD : <i>La Pathologie Sociale</i> . . . . .   | 6 fr.  |
| FRANCESCO S. NITTI : <i>La Population et le Système social</i> . . . . .  | 5 fr.  |
| ADOLFO POSADA : <i>Origines de la Famille, de la Société et de l'État</i> . . . . .   | 4 fr.  |
| SIGISMOND BALICKI : <i>L'État comme organisation coercitive de la Société</i> . . . . .   | 4 fr.  |
| JACQUES NOVICOW : <i>Conscience et Volonté Sociales</i> . . . . .   | 6 fr.  |
| FRANKLIN H. GIDDINGS : <i>Principes de Sociologie</i> . . . . .   | 6 fr.  |
| ACHILLE LORIA : <i>Problèmes Sociaux Contemporains</i> . . . . .  | 4 fr.  |
| MAURICE VIGNES : <i>La Science Sociale d'après Le Play</i> , 2 volumes . . . . .  | 16 fr. |
| M. A. VACCARO : <i>Les Bases sociologiques du Droit et de l'État</i> . . . . .  | 8 fr.  |
| LOUIS GUMPOWICZ : <i>Sociologie et Politique</i> . . . . .  | 6 fr.  |
| SCIPIO SIGHELE : <i>Psychologie des Sectes</i> . . . . .  | 5 fr.  |
| G. TARDE : <i>Études de Psychologie Sociale</i> . . . . .   | 7 fr.  |
| MAXIME KOVALEWSKY : <i>La Régime économique de la Russie</i> . . . . .  | 7 fr.  |
| C. N. STARCKE : <i>La Famille dans les diverses sociétés</i> . . . . .  | 5 fr.  |
| RAOUL DE LA GRASSERIE : <i>Des Religions au point de vue sociologique</i> . . . . .   | 7 fr.  |
| MARK BALDWIN : <i>Interprétation sociale du développement mental</i> . . . . .  | 10 fr. |
| G. L. DUPRAT : <i>Science Sociale et Démocratie</i> . . . . .   | 6 fr.  |
| H. LAPLAIGNE : <i>La Morale d'un Égoïste; essai de morale sociale</i> . . . . .   | 5 fr.  |
| JACQUES LOURBET : <i>Le Problème des Sexes</i> . . . . .  | 5 fr.  |
| E. BOMBARD : <i>La Marche de l'Humanité et les Grands Hommes</i> . . . . .  | 6 fr.  |
| RAOUL DE LA GRASSERIE : <i>Les Principes sociologiques de la Criminologie</i> . . . . .   | 8 fr.  |
| ABEL POUZOL : <i>La Recherche de la Paternité</i> . . . . .   | 10 fr. |
| ARTHUR BAUER : <i>Les Classes Sociales</i> . . . . .  | 7 fr.  |
| CH. LETOURNEAU : <i>La Condition de la Femme dans les diverses races</i> . . . . .  | 9 fr.  |
| RENÉ WORMS : <i>Philosophie des sciences sociales : I, objet; II, méthode; III, conclusions des sciences sociales</i> , 3 volumes . . . . . | 12 fr. |
| E. RIGNANO : <i>Un socialisme en harmonie avec la doctrine libérale</i> . . . . .   | 7 fr.  |
| ALFREDO NICEFORO : <i>Les Classes Pauvres</i> . . . . .   | 8 fr.  |
| LESTER F. WARD : <i>Sociologie pure</i> , 2 volumes . . . . .   | 16 fr. |
| RAOUL DE LA GRASSERIE : <i>Les principes sociologiques du Droit civil</i> . . . . .   | 10 fr. |
| EDWARD CAIRD : <i>Philosophie sociale et religion d'Auguste Comte</i> . . . . .   | 4 fr.  |
| ARTHUR BAUER : <i>Essai sur les Révolutions</i> . . . . .   | 6 fr.  |
| SCIPIO SIGHELE : <i>Littérature et Criminalité</i> . . . . .  | 4 fr.  |
| PAUL LACOMBE : <i>Taine, historien et sociologue</i> . . . . .  | 5 fr.  |
| MAXIME KOVALEWSKY : <i>La France à la veille de la Révolution</i> , 2 vol. . . . .  | 15 fr. |
| LUDWIG STEIN : <i>Le sens de l'existence</i> . . . . .  | 12 fr. |
| R. MAUNIER : <i>L'origine et la fonction économique des villes</i> . . . . .  | 6 fr.  |
| A. BOCHARD : <i>L'évolution de la fortune de l'État</i> . . . . .   | 6 fr.  |
| SCIPIO SIGHELE : <i>Le crime à deux</i> . . . . .   | 4 fr.  |
| M.-H. CORNEJO : <i>Sociologie générale</i> , 2 volumes . . . . .  | 20 fr. |
| RAOUL DE LA GRASSERIE : <i>Les principes sociologiques du Droit public</i> . . . . .  | 10 fr. |
| AUGUSTE COMTE : <i>Système de Politique positive, condensé</i> . . . . .  | 12 fr. |
| RENÉ WORMS : <i>La sexualité dans les naissances françaises</i> . . . . .   | 5 fr.  |

*Série in-18, brochés :*

|  |       |
|--|-------|
| RENÉ WORMS : <i>Les principes biologiques de l'évolution sociale</i> . . . . .             | 2 fr. |
| MARK BALDWIN : <i>Psychologie et sociologie (l'individu et la société)</i> . . . . .       | 2 fr. |
| W. OSTWALD : <i>Les fondements énergétiques de la science de la civilisation</i> . . . . . | 2 fr. |
| R. MAUNIER : <i>L'économie politique et la sociologie</i> . . . . .                        | 2 50  |
| J. NOVICOW : <i>Mécanisme et limites de l'association humaine</i> . . . . .                | 2 fr. |
| L. AUREAT : <i>Génie individuel et contrainte sociale</i> . . . . .                        | 2 fr. |

(1) Les volumes de cette série peuvent aussi être achetés avec une reliure spéciale.